

PRIX DE L'ABONNEMENT.	
Edition Quotidienne.	
Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois.	
POUR LES ETATS-UNIS.....\$1.00 \$0.60 \$0.30 \$0.15	
POUR L'ETRANGER.....\$1.15 \$0.75 \$0.35 \$0.18	
Les abonnements se paient d'avance.	



PRIX DE L'ABONNEMENT.	
Edition Hebdomadaire.	
Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois.	
POUR LES ETATS-UNIS.....\$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.50	
POUR L'ETRANGER.....\$4.00 \$2.00 \$1.35 \$0.65	
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.	

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 13 JUILLET 1912. 85ème Année

Impressions d'Han-Kow.

En arrivant à la chaîne de montagnes qui séparent le Houpeh, j'aperçus pour la première fois les troupes régulières du Sud. Elles occupaient maintenant les défilés, elles auraient été bien inutiles de s'emparer sans la crainte incompréhensible des troupes du Nord.

Ces soldats du Sud me firent plus fâcheuse impression. Ils étaient dépenaillés, insolents et ils ressemblaient plus à des bandits de grand chemin qu'à des militaires.

Ils envahirent le train où je trouvais, furetant partout pour découvrir un suspect. Malheureusement au Nord qui avait eu l'imprudience de voyager par ici, en ayant gardé sa natte.

Et, balonnée au canon pendant plus d'un quart d'heure, ces aimables bandits me donnèrent le plus curieux des spectacles. A vrai dire, il reste quelque chose de puéril dans leur attitude. Ils ont une sorte de joie enfantine à semer la terreur sous l'œil d'un Européen.

A mon égard, ils furent très corrects pourtant. Les temps ne sont pas venus complètement. Les étrangers sont encore à peu près respectés, à condition de ne pas trop s'écarter de la zone, fort étroite, où ils sont vaguement tolérés. Mais on sent que, seule, la crainte des représailles retient tous ces malandrins.

En arrivant à Han-Kow, où je n'étais pas revenu depuis plusieurs années, j'eus l'agréable surprise de constater que l'ensemble des concessions étrangères formaient maintenant une délicieuse petite ville semi-tropicale. Des rues propres, bien entretenues, ombragées par de jolis arbres, s'élevaient maintenant sur l'emplacement des anciens terrains marécageux et dénudés. Des quais magnifiques bordent l'immense Yang-Tsé-Kiang, et les bateaux du plus fort tonnage peuvent venir y accoster, bien qu'Han-Kow soit situé à douze cents kilomètres de la mer. Sous l'incurie et la mauvaise volonté des Chinois, Han-Kow pourrait devenir un des plus grands ports de commerce du monde entier. Quelle situation merveilleuse au cœur même de la Chine! C'est la véritable capitale commerciale rêvée.

A Han-Kow, le Yang-Tsé-Kiang a encore deux kilomètres de large, et sa profondeur pendant l'été atteint plus de trente mètres. C'est un vrai bras de mer où vient se jeter le Han, une autre artère fluviale qui amène tout le commerce du Nord-Est de la Chine.

C'est là aussi qu'aboutit le chemin de fer Pékin-Han-Kow. C'est de là que devraient partir les lignes sur Canton d'une part, et vers le Szechuen d'autre part. Elles seraient construites depuis longtemps sans la méfiance des Chinois vis-à-vis des étrangers.

En ce moment, le commerce européen est dans le marasme. L'anarchie profonde qui règne dans l'intérieur du pays, jointe à la terreur exercée par la soldatesque, arrête toutes les affaires. Et nul ne peut prévoir quand elles pourront reprendre. Sous l'ancien régime, elles étaient malaisées. On se plaignait et on avait raison. Aussi ce fut avec enthousiasme que les Européens eux-mêmes saluèrent la chute de la dynastie. Mais, maintenant, ils en sont arrivés à regretter l'ancien état de choses. Le mal est devenu pire; ce qui était difficile est devenu impossible! La fausse science, mal dirigée, des jeunes Chinois est cent fois plus néfaste que l'ignorance des vieux Chinois.

Après avoir, pour la moindre chose, il fallait discuter; c'était très fâcheux. Mais, à présent, on ne peut même plus

discuter. La Chine est aux Chinois!

Cet après-midi, je me suis dirigé vers la cité chinoise d'Han-Kow. J'avais hâte de visiter à nouveau cette immense ville où j'ai passé jadis plusieurs années de ma jeunesse.

En bordure des concessions, elle m'offrit à peu près le même aspect qu'autrefois. C'était la même animation, la même gaieté; la vie intense! Une foule grouillante et tapageuse que se bouscule dans les rues dallées pendant qu'au-dessus d'elle, masquant le ciel, se balançaient les enseignes multicolores des riches magasins! Rien n'est changé, sauf les coiffures. Ce n'est qu'un détail peut-être, mais il est pénible. Je constatai avec tristesse que les vieux chapeaux, dits melons, les panamas de mauvais goût, les chapeaux mous crasseux, et les casques coloniaux défraîchis, dont se couvraient à présent, au petit bonheur, tous ces bons républicains, détonnent horriblement avec le costume national et le décor resté bien chinois. Dans le Nord, le couvre-chef moderne n'était qu'une exception, qui me faisait rire; ici, où il règne en maître souverain, il me navre.

Naturellement, plus une seule natte! Le Chinois qui oserait encore porter cet appendice réactionnaire, serait aussitôt massacré par les hommes libres d'aujourd'hui.

Je regardai avec curiosité toutes ces têtes nouvellement tondues, car dans tout le Nord de la Chine, à part quelques exceptions, les Chinois ont conservé l'ancienne coiffure.

Eh bien, il n'y a pas à dire, au point de vue de l'esthétique, les Chinois n'ont pas gagné au change. La natte était bizarre, j'en conviens; mais elle s'harmonisait parfaitement avec le costume.

D'autre part, tout le tour de la tête devait être rasé presque chaque jour, et les longs cheveux, formant la natte, devaient être peignés et lavés avec soin. C'était gênant et compliqué; mais c'était la propriété forcée.

A présent, la plupart des crânes sont d'une saleté repoussante. L'usage de la tondeuse a augmenté les cas de pelade d'une manière prodigieuse. Un bon tiers des Chinois ont d'affreuses plaques qui marbrent leur cuir chevelu.

Cependant, j'avance dans la vieille cité. Et, soudain, au détour d'une rue, mon cœur se serre. J'ai beau m'y attendre, la vision qui s'offre à moi dépasse en horreur tout ce que j'aurais pu imaginer. Aussi loin que mon regard peut s'étendre, sur des lieues de distance, ce ne sont plus que des décombres. Il ne reste rien, absolument rien de l'immense cité. Tout est écroulé et calciné. C'est à peine s'il reste encore, de place en place, quelque pan de mur crevasé et noirci. Tout le reste ne forme plus qu'un chaos indescriptible. Les anciennes rues ne sont même plus visibles. Leurs dalles sont recouvertes d'une couche de débris qui atteint plusieurs mètres. Et, pendant plusieurs heures, j'erre à travers cette épouvante. Et des souvenirs me reviennent en foule du temps passé! J'évoque les temples superbes, et les yamen princiers, et les boutiques gorgées de marchandises. En costume somptueux, les gros marchands et les banquiers, les mandarins et les grands lettrés, passaient en chaises à porteurs, et leurs gens couraient en avant, criant: "Place à son Excellence!" C'étaient de forts grands seigneurs de belle allure! Où sont-ils? Et les restaurants de nuit, et les maisons de thé, où de mi-gnonnes chanteuses, titubant sur leurs petits pieds brisés,

EN L'HONNEUR DE ROUSSEAU.

Paris, 30 juin.

Les fêtes du deuxième centenaire de Jean-Jacques Rousseau ont commencé hier par une grande séance littéraire et artistique donnée dans le grand amphithéâtre, sous la présidence de M. Jean Richépin - et qui fut mouvementée.

M. Lardy, ministre de Suisse, y assistait, et aussi le marquis de Girardin, un des descendants du propriétaire d'Ermenonville. Remarque encore dans l'assistance, le baron Alfred Rousseau, ministre plénipotentiaire en retraite et petit-cousin de Jean-Jacques Rousseau.

Dès que M. J. Ernest Charles, au nom du comité du bi-centenaire, le premier se leva pour faire le panegyrique de Jean-Jacques, et à peine avait-il prononcé le mot "Messieurs", que tout de suite des interruptions éclatèrent: "Au nom de la Jeunesse de France, nous venons protester..."

C'est un jeune royaliste qui parle ainsi et qui veut continuer. On l'entoure et on le pousse vigoureusement en dehors de l'amphithéâtre, tandis que des "hou! hou!" retentissent.

M. Ernest Charles s'écrie: "Ces manifestations seront absolument impuissantes... Quelques énerghèmes... Nouvelles interruptions de royalistes..."

"Nous protestons..."

Un second manifestant est expulsé, M. Ernest Charles reprend.

"Une manifestation de quelques saltimbanques..."

Des cris de "Vive le Roi!" s'élèvent dans l'hémicycle et dans les galeries. Il y a deux expulsions.

Des cris de "A bas le roi!" résonnent.

M. Ernest Charles peut commencer enfin son discours. Il parle de "la grande fête littéraire organisée en l'honneur d'un des plus grands hommes qui aient jamais existé".

"C'était un voleur, crie une voix."

L'interruption vient d'une galerie. Une jeune étudiante frappe avec une canne le manifestant qu'on expulse très vivement.

Et ce n'est pas la fin. L'orateur tient tête aux manifestants.

"Nous célébrons ici Rousseau tout entier. Nous célébrons en Rousseau l'initiateur de la société moderne."

"La société moderne est une honte, réplique un manifestant. Encore une expulsion, et le

public devient de plus en plus nerveux. Quelques manifestants sont frappés et certains admirateurs de Rousseau sont les premiers à protester contre ces violences.

Au cours du discours de M. Ernest Charles, très applaudi, on ne compta pas moins de treize expulsions.

M. Alfred Croiset succède à M. Ernest Charles. Son discours est très fin, très littéraire, et il évite la polémique. Il donne même ce sage conseil: "Ne perdons pas nos forces à nous excommunier les uns les autres". Les manifestants, néanmoins, ne s'arrêtent pas dans leurs protestations. Il y a six expulsions pendant le discours du doyen.

Jean-Jacques a été le père de l'anarchie, s'écrie un royaliste.

Une dame Jean-Jacquiste le gifle, les agents de police l'entraînent. Quelques vigoureux horions lui sont portés à la figure.

Ce sort attend maintenant, un peu tous les expulsés, et la salle commence à être de plus en plus excitée contre les manifestants.

M. Bernard Bouvier, professeur à l'Université de Genève, qui parle le troisième, se livre à une étude très savante et très intéressante sur Jean-Jacques. Lui aussi sera interrompu à plusieurs reprises. Sept jeunes gens sont expulsés au cours de son discours fort applaudi.

M. Viard, président de l'Association générale des étudiants, prend la parole au nom des étudiants de Paris. A peine s'est-il levé qu'un jeune homme, placé dans une galerie, prononce d'une voix puissante ces mots: "Monsieur, vous déshonorez les étudiants."

Cette fois, une petite bataille s'engage.

On entoure le manifestant. Deux autres manifestants courent à son secours. Les cannes sont levées et frappent à plusieurs reprises. Il n'y a pas moins de onze expulsés encore.

Le président des étudiants continue, applaudi souvent.

M. Jean Richépin termine la série des discours. Son succès est considérable; sa parole est si entraînante qu'il est difficile aux protestataires de manifester par des paroles. Mais, vers la fin du discours, deux jeunes gens se mettent à siffler. On les expulse, et une ovation superbe est faite à l'orateur.

Il est onze heures un quart, et trente-cinq expulsions ont été opérées pendant une séance de plus de deux heures.

LE BEY DE TUNIS A PARIS.

Paris, 12 juillet.—Le Bey de Tunis, accompagné des princes Moussef et Hascheni, ses fils; de son premier ministre, Sidi Yousef Djaïd, du général Saluh Boudralbulah et du colonel R. Zakaria, aide de camp, est arrivé de bonne heure ce matin à Paris.

M. M. Alapetite, ministre-résident de France en Tunisie, et Foy, ministre plénipotentiaire, secrétaire général du gouvernement tunisien, accompagnent également le Bey, qui a été reçu à la gare de Lyon par les représentants du gouvernement.

L'hôte de la France a été conduit dans les voitures de la Présidence de la République, escortées par un détachement de cuirassiers, à l'hôtel Crillon où il sera logé avec les personnes de sa

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Le Bey de Tunis a été reçu à la gare de Lyon par les représentants du gouvernement.

L'hôte de la France a été conduit dans les voitures de la Présidence de la République, escortées par un détachement de cuirassiers, à l'hôtel Crillon où il sera logé avec les personnes de sa

LA PESTE BUBONIQUE DANS LES ANTIILLES.

Washington, 12 juillet.—La peste bubonique vient de faire son apparition à la Trinité. Le premier cas de cette dangereuse maladie, a été découvert aujourd'hui à Port d'Espagne. Le consul des Etats-Unis dans cette localité a immédiatement rapporté le fait au département d'Etat.

La Havane, 12 juillet.—Un malade qui avait été transporté à l'Hôpital de cette ville jeudi, est mort ce matin. Un examen bactériologique a démontré qu'il avait succombé à la peste bubonique.

C'est le second cas de peste bubonique constaté à la Havane. Plusieurs malades sont en observation à l'Hôpital de las Animas.

Washington, 12 juillet.—Il n'est survenu aucun changement dans la situation créée par la peste bubonique à Cuba et à Porto Rico.

Un nouveau cas a été constaté à la Havane, mais aucun à San Juan de Porto Rico.

Le mot d'ordre général dans tous les ports des Antilles est "mort aux rats" et partout la guerre à ces maléfiques rongeurs est organisée.

CONTRE L'IMPORTATION DE L'ABSINTHE.

Washington, 12 juillet.—L'importation et la vente de l'absinthe aux Etats-Unis sont interdites après le 1er octobre, d'après une décision rendue vendredi par le secrétaire de l'agriculture Wilson.

D'après la décision, cette besogne aurait été reconnue dangereuse à la santé.

C'est grâce à la campagne menée, on s'en souvient, par le Dr Wiley, que cette mesure aurait été prise.

Bien que l'importation de l'absinthe soit interdite, il ne s'en suit pas qu'on n'en boira plus.

Cette boisson est en effet fabriquée dans ce pays, mais si dire des connaisseurs elle ne serait pas aussi bonne que l'importée.

Les distillateurs ne sont donc pas tourmentés par cette décision.

LE TESTAMENT DE A. L. SELIGMAN.

New York, 12 juillet.—Des milliers de dollars sont laissés à des organisations musicales de cette ville par Alfred L. Seligman, le banquier, qui a été tué dans un accident d'automobile dans la nuit du 24 juin.

Le reste de ses biens sera divisé entre différents parents.

PANIQUE DANS UN CAR.

Memphis, Tenn., 12 juillet.—Une femme de couleur a été tuée et trois de race blanche ont été sérieusement blessées et cinq autres dont 2 de couleur ont reçu des contusions dans une panique survenue vendredi dans un tramway.

Maude Shepperd, une femme de couleur, a été précipitée contre les barrières par une douzaine d'hommes. Son cou a été brisé. Mme Robert, la femme d'un conducteur du St. Louis Iron Mountain and Southern Railway a été piétinée par des hommes cherchant à se sauver. Elle souffre de lésions internes.

Il en est de même de Mme Sarah Blythe, de Mlle Georgie Blythe, âgée de 13 ans et de Mme Julia Funk.

Deux femmes de couleur qui n'ont pu être identifiées ont été transportées à l'hôpital dans une ambulance, leur état ne serait pas grave.

Le conducteur et le motorman ont essayé, mais en vain d'empêcher la panique, les hommes d'après les témoins, étaient affolés. Les femmes ont été bousculées et lancées contre des sièges et une telle force que les barrières se sont ouvertes, et alors elles ont été piétinées par les hommes fuyant devant un danger imaginaire.

Une femme de race blanche, portant un enfant, doit probablement sa vie à ce fait qu'elle est tombée sur le corps de la femme de couleur qui avait été tuée. En voyant que ni elle, ni son bébé n'étaient blessés, elle s'est empressée de sauter dans un autre tramway.

L'accident est arrivé près du quartier commercial.

AMUSEMENTS

FAIR GROUNDS DIMANCHE LE 14 JUILLET CELEBRATION DE LA FETE NATIONALE DE LA FRANCE

La Société Française du 14 Juillet

Au bénéfice du Fonds de la Nouvelle Bâtisse et de l'Ecole Gratuite de Garçons de la Société.

Courtes au Trot et au Galop, Course de Moto-cyclistes, Dîners, Chants Patriotiques, Concert Instrumental, Deux Grands Bals, Magnifique Feu d'Artifice.

ADMISSION, 25 CENTS.

FORT ESPAGNOL

Matinée Samedi à 2 Heures, REPRESENTATION TOUTS LES SOIRS.

OLIVETTE

PLUS OU MOINS BEAU TEMPS.

Ample protection et abri contre l'indolence du temps.

NEW ORLEANS RAILWAY & LIGHT COMPANY.